L'histoire entre les lignes. *Livre d'honneur des soldats saxons de Mediasch* (Transylvanie, 1914-1918)

Catherine Roth

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/2041>

DOI : 10.4000/allemande.2041

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2019

Pagination : 491-506

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Catherine Roth, « L'histoire entre les lignes. *Livre d'honneur des soldats saxons de Mediasch* (Transylvanie, 1914-1918) », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 51-2 | 2019, mis en ligne le 02 décembre 2020, consulté le 22 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/2041> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.2041>

L'histoire entre les lignes. *Livre d'honneur des soldats saxons de Mediasch* (Transylvanie, 1914-1918)

■ Catherine Roth *

Le *Livre d'honneur des soldats de la Guerre mondiale 1914-1918 de la paroisse luthérienne de Mediasch*, en Transylvanie (en roumain Mediaș), fut réalisé entre les deux guerres. Des livres d'honneur ou livres d'or ont été publiés dans tous les pays, ainsi les *Livres d'or des Morts pour la France de 14-18*, listes officielles des soldats tués durant le conflit, dressées par chaque commune et destinées à être déposées au Panthéon⁽¹⁾. En Transylvanie, les confessions sont plus ou moins équivalentes aux nations⁽²⁾. Les luthériens mentionnés dans le titre du *Livre d'honneur* sont des Saxons de Transylvanie, une minorité germanophone originaire de régions essentiellement rhénanes, qui a été appelée à partir du XII^e siècle par le roi de Hongrie. Ils deviennent citoyens roumains en 1920, et choisissent en 1989 un exode quasiment collectif pour l'Allemagne, après le communisme roumain qui était aussi un nationalisme hostile aux minorités.

Mediasch est une petite ville saxonne au centre de la Transylvanie. Depuis le XIX^e siècle, elle abrite aussi une population hongroise (catholique ou calviniste) et une autre roumaine (orthodoxe ou gréco-catholique), aujourd'hui très largement majoritaire. Michael Braisch, qui a perdu son fils Michael Gottlieb, âgé de 19 ans, est à l'origine du projet, débuté après la fin de la guerre. Le père réalise ainsi un travail de deuil et propose de coordonner celui de ses compatriotes : le conseil presbytéral, dans une décision de 1918, annonce que l'ouvrage sera chargé de rendre hommage à tous les combattants membres de la paroisse. En tout, quatre volumes seront réalisés. Les deux premiers, terminés en 1918, sont consacrés aux 93 morts de la communauté avec

---

* Maître de conférences en sciences de la culture et de la communication, Université de Haute-Alsace, CRESAT, EA 3436.

1 www.archives71.fr/article.php?laref=219; gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65593241.r=.langFR, consultés le 11 avril 2016.

2 Harald Roth, « Ethnikum und Konfession als mentalitätsprägende Merkmale. Zur Frage konfessioneller Minderheiten in Siebenbürgen », *Zeitschrift für Siebenbürgische Landeskunde*, 1 (2001), p. 74-83.

leur photo, leurs dates biographiques et leurs décorations. Par la suite, et c'est là que se trouvent les éléments intéressant la présente étude, Braisch demande des témoignages à tous les survivants et aux familles des disparus. Le résultat est consigné dans deux gros volumes reliés (photo 1) qui comprennent 1 706 pages et 669 personnes (sur les 4 200 Saxons de la ville à l'époque, eux-mêmes formant la majorité de la population). Furent probablement réalisés trois exemplaires : pour le lycée allemand ; pour le musée Brukenthal de Sibiu, le musée des Saxons de Transylvanie ; et pour l'Église, qui représente aussi, pour cette minorité sans État, le pouvoir politique. Les trois textes sont identiques car dactylographiés au papier carbone, et les photos sont collées comme dans un album. Le premier volume est terminé en 1931, le deuxième en 1938, un an avant la Seconde Guerre mondiale. Il faut ajouter que pour un certain nombre d'entre eux, ce qui s'appelait encore *la* guerre mondiale fut en réalité un conflit s'étendant de 1914 à 1921, voire 1922, car la Grande Roumanie, fait peu connu, enrôla les soldats entraînés de l'ancienne armée austro-hongroise dans les différentes guerres qu'elle mena pour consolider ses frontières élargies après 1918 ; par ailleurs, les prisonniers des Russes ne rentrèrent souvent que dans les années vingt.

Photo 1 : Les deux volumes du *Livre d'honneur*

© Archiv der Heimatgemeinschaft Mediasch eV

Ce texte, jamais analysé scientifiquement, constitue une source primaire de grand intérêt. En effet, ces hommes ont fait la guerre comme une des nationalités de l'empire multiethnique austro-hongrois, mais rédigent leurs contributions en tant que minorité dans un État-qui-se-voudrait-nation, la Roumanie, en outre ancien adversaire de la double monarchie. Ils sont non seulement entre deux États comme tous les habitants de Transylvanie, mais même entre trois, puisque ni l'État hongrois, ni l'État roumain ne les représente culturellement. Comment gèrent-ils leur ancienne loyauté à l'Autriche-Hongrie, en l'affirmant et en s'attirant l'inimitié du nouvel État, ou en la reniant en faveur du nouvel ordre politique, qui cependant ne leur est guère favorable ?

Cette question générale se décline en plusieurs sous-questions en lien avec le palimpseste que constitue le *Livre d'honneur*. Le premier niveau du palimpseste est le travail de deuil personnel fait par un père, et par ses compatriotes dont il coordonne les témoignages. Quelle est la part de l'individu et de son quotidien dans ce livre collectif, est-elle une façon d'échapper à l'insoluble question politique ? Le deuxième niveau est celui de l'Église, porteuse de l'identité collective de cette nation(alité) sans État. Par ces ouvrages, elle met en scène l'unité de la nation par ses héros. En effet, il semblerait que le premier tome de témoignages ait été exposé à partir de 1935 dans la salle des Héros du musée du Vieux Mediasch⁽³⁾, petit musée national sans le dire, puisque le vieux Mediasch était majoritairement saxon jusqu'en 1945. La salle des Héros exposait des portraits de personnages célèbres et le manteau du héros national Stefan Ludwig Roth. La mémoire saxonne est donc patrimonialisée par cette mise en exposition destinée avant tout aux Saxons. Mais alors pourquoi n'avoir pas publié cet ouvrage, les Saxons publiant par ailleurs de nombreux documents sur leur histoire ? Le troisième niveau est contemporain. Le *Livre d'honneur* est tombé dans l'oubli après la Seconde Guerre mondiale et n'a été redécouvert qu'en 2011, lors d'un travail considérable réalisé par l'Association des habitants de Mediasch (*Heimatortgemeinschaft*) pour archiver les documents relatifs à la ville et conservés en Roumanie et en Allemagne. Trois Saxons⁽⁴⁾ ont retranscrit les quatre volumes en vue d'une publication digitale en cours par l'IKGS, Institut pour la culture et l'histoire allemande en Europe du Sud-Est, université de Munich⁽⁵⁾. Cette lourde mission bénévole correspond pour eux à un devoir de mémoire à la fois familial et collectif. Ici surgit une nouvelle question, impérative. Pourquoi ce *Livre d'honneur* si important pour la communauté a-t-il été oublié par tous, alors même que les Saxons soignent jalousement leur mémoire collective ?

Le quatrième niveau, enfin, correspond à la situation du chercheur. L'un des trois transpositeurs est mon cousin, il m'a confié le manuscrit. J'ai découvert que mon grand-père n'y figurait pas. Il est revenu de captivité en URSS en 1922, silencieux et malade. Il n'a raconté de la guerre qu'un seul fait : « Les Russes nous ont fait descendre dans le fleuve, ils ont tiré ; l'eau est devenue rouge, je suis le seul à être sorti de l'eau. » Pourquoi mon grand-père, habitant luthérien de Mediasch, n'est-il pas mentionné dans le *Livre d'honneur*, pourtant relativement exhaustif ? N'en a-t-il pas été prié, a-t-il refusé ?

En outre, la moitié des hommes cités n'a rien écrit, ce qui est beaucoup. Braisch en fait mention dans son avant-propos : « Souvent, nous n'avons pas réussi à obtenir un texte » en raison de « l'incompréhension, la méfiance ou même un franc rejet » chez certains. Mais l'absence de mon grand-père fait surgir une nouvelle catégorie dans laquelle il n'est pas seul, les non-mentionnés⁽⁶⁾. C'est la proximité familiale avec le sujet qui m'a permis de découvrir cette catégorie invisible, qui pose particulièrement

3 Albert KLINGENSPÖHR, « Rücksichtslose Opferung statt ehrenvolle Aufgabe. Mediascher Ehrenbuch der Teilnehmer am Ersten Weltkrieg », *Mediascher Infoblatt*, n° 29, juin/juillet 2015, p. 44-49.

4 Hansotto Drotloff, Albert Klingenspoehr, Wolfgang Lehrer.

5 media.wix.com/ugd/1f1b7d_0c11f786b4e944cf9eabbc6666f38ac9.pdf, consulté le 11 avril 2016.

6 Les transpositeurs actuels ont l'intention de recenser, à partir d'une base de données généalogique, d'autres soldats non mentionnés, pour les lister en annexe de la publication digitale.

question. Apparut ainsi au début de l'analyse une triple question : quelle loyauté est ici exprimée, à l'ancien pouvoir ou au nouveau ? Pourquoi le *Livre d'honneur* n'a-t-il pas été publié et a-t-il disparu des mémoires ? Pourquoi tant de soldats sont-ils muets, et surtout pourquoi certains ne sont-ils même pas mentionnés ?

Les personnes, les types de documents et leurs fonctions génériques

Les 669 soldats du *Livre* sont issus de toutes les classes sociales : petit paysan, artisan, propriétaire terrien, membre de la bourgeoisie, dont un député et maire de Mediasch, Wilhelm Binder. Ils ont servi dans tous les corps, infanterie, artillerie, marine, armée de l'air, et avec tous les grades, du simple soldat à un général d'infanterie, Ludwig Fabini. Beaucoup étaient dans le régiment d'infanterie 31 et dans le régiment 24 de la *Honvéd*⁽⁷⁾. Quelques femmes se sont engagées comme infirmières (p. 1558 et p. 1572).

Les documents peuvent être classés en deux grandes catégories, datant de la guerre et postérieurs, dans lesquelles apparaissent des fonctions-types. Les écrits de guerre sont essentiellement des lettres et des journaux intimes. Les lettres du front sont adressées aux parents, aux frères et sœurs, plus rarement à l'épouse, sans doute par pudeur. Elles ont pour fonction d'informer, de demander des vêtements chauds et des provisions (p. 576), un harmonica pour l'hiver (p. 1183), mais aussi très souvent de rassurer, parfois en utilisant l'humour. Une missive évoque le premier bonjour du matin par les Cosaques, qui sont chassés « comme des lapins » :

« Voilà que sifflaient autour de nous les schrapnels et les grenades – boum – fr – paff. »

Le soldat rajoute qu'il n'a pas grand-chose à manger et qu'il a rarement l'occasion de se laver, mais c'est la guerre et il faut prendre les choses comme elles viennent. D'ailleurs, ajoute-t-il, « on dort dans les tranchées presque comme à la maison » (p. 6-7). Ceux que ces descriptions devaient rassurer y croyaient-ils vraiment ?

Les extraits de journal intime sont produits soit par leur auteur, soit, plus fréquemment, par sa famille s'il a disparu. Ce sont les écrits les plus dénués d'artifice et les plus émouvants. Leur fonction est celle du journal intime en situation extrême : se rassurer, se ressaisir, se rassembler en tant qu'individu dans la tourmente, se souvenir.

Plus rare, le poème écrit pendant les heures de repos a également pour mission de retravailler les traumatismes. À la fonction de l'époque de la rédaction s'ajoute toujours une fonction dans le *Livre d'honneur*, puisque les documents ont fait l'objet d'une sélection qui leur donne du sens, et parfois d'une réécriture partielle. Dans le recueil, le poème fait partager les sentiments d'alors et il met à l'honneur les soldats saxons.

Enfin, on recense des diplômes de décoration (photo 2), croquis de tranchées, rapports de combat (p. 1297) et cartes d'état-major (p. 608). La fonction seconde de ces documents, quand ils sont insérés dans le recueil, peut être aussi de faire revivre la guerre de l'intérieur, mais sur un mode plus officiel que les lettres. À l'inverse, Braisch écrit dans sa préface que la guerre est représentée de façon « plus vivante »

7 A. KLINGENSPÖHR, « Rücksichtslose Opferung statt ehrenvolle Aufgabe » (note 3). La *Honvéd* était l'armée territoriale royale hongroise, l'une des trois forces de l'armée de terre austro-hongroise. Cette dernière comprenait aussi l'armée commune régulière et l'armée territoriale autrichienne ou *Landwehr*, enfin des milices de volontaires organisées à travers tout l'Empire au sein du *Landsturm*.

que dans les rapports de guerre publiés par les journaux. La distance paraît abolie. Les nombreuses photographies abolissent également par nature la distance temporelle. Ce sont des portraits réalisés la veille du départ (photo 3), des photos faites sur le front, souvent des prises de congé auprès de tombes de fortune, ou encore des cartes postales destinées aux familles.

Les documents rédigés après la guerre correspondent à trois grandes catégories. Les proches d'un mort ont parfois écrit *en son honneur* un poème, une façon de conjurer la mort :

« Alors le héros vit ; car jamais ne meurt
Celui dont les actes vivent dans les
mémoires » (p. 1287).

Plus nombreux sont les récits épitaphes, comprenant dans certains cas des extraits de journal intime du disparu.

Enfin, les protagonistes eux-mêmes ont écrit, cinq ou vingt ans plus tard, des comptes rendus longs de quelques mots à une trentaine de pages, et qui montrent toute la diversité de l'humain dans la présentation de soi. Certains textes mentionnent seulement les décorations ou les lieux traversés, ou bien retranscrivent les faits en notes télégraphiques. D'autres, à l'opposé, sont très détaillés. Certains montrent une volonté de se mettre en scène, avec des présents de narration pour créer le suspens et des passés épiques pour glorifier (p. 1513 *sq.*).

Photo 2 (*en haut*) : Diplôme de décoration par l'empereur

© Archiv der Heimatgemeinschaft Mediasch eV

Photo 3 (*ci-contre*) : Hans Theil, lycéen, né le 14 juillet 1897, tombé en 1917 en Italie

© Archiv der Heimatgemeinschaft Mediasch eV

Les figures collectives dans le *Livre d'honneur*

À l'issue de la lecture, il n'existe pas de doute sur la fidélité mémorielle des Saxons à l'Empire, qu'aucune contribution ne renie.

L'entre-trois politique

Pourtant, les mentions profondément patriotiques sont très rares et apparaissent exclusivement dans les documents d'époque, ainsi dans cette lettre du front du 11 février 1915 :

« J'ai fait mon devoir pour notre bon empereur, pour notre patrie ardemment aimée [*Vaterland*], pour notre jolie petite patrie [*Heimat*]. Que notre empereur, dans sa bienveillance, ait reconnu par une décoration le devoir accompli me rend heureux et fier » (p. 299).

Il est fait ici référence à deux des trois niveaux d'appartenance identitaire des Saxons jusqu'à la Première Guerre : la petite patrie (*Heimat*) est la Transylvanie multiculturelle, seul élément stable au cours de leur longue histoire. La grande patrie (*Vaterland*) est l'Empire. À partir du XIX^e siècle naît un attachement pour l'Allemagne considérée comme origine culturelle, la matrie (*Mutterland*), pays de la langue maternelle. En effet, déçus par Joseph II qui leur a ôté leurs privilèges, puis par la Hongrie qui tente de les magyariser, les Saxons se tournent de plus en plus, à l'époque des nations, vers les territoires germaniques, puis vers le Reich allemand. Les historiens parlent à ce propos de double loyauté, à l'Empire d'Autriche-Hongrie et à l'Allemagne. Les trois niveaux d'identité correspondants sont *être saxon* (par référence à la *Heimat*), *être allemand culturellement* (*Mutterland*), *être austro-hongrois politiquement* (*Vaterland*). La *Heimat* marque plutôt l'attachement sentimental, le lieu où on va en permission ou en convalescence, le *Vaterland* l'amour de la patrie, le devoir et l'héroïsme, et le *Mutterland* les racines. Compte tenu des déceptions infligées par les Habsbourg et Budapest, il est surprenant de voir les Saxons entrer en guerre avec enthousiasme pour la double monarchie. L'intéressante hypothèse de l'historien Konrad Gündisch est que le sentiment d'appartenance des peuples de la monarchie aurait été plus grand que le nationalisme des élites, plus présent dans les sources que dans les mentalités⁽⁸⁾. En outre, l'engagement des Saxons est potentialisé par l'alliance entre l'Empire austro-hongrois et le Reich allemand.

À ces trois niveaux d'appartenance, la fidélité demeure. Mais comment le lecteur en est-il convaincu, alors même que les passages aussi clairs que celui cité sont très rares ? C'est grâce à une catégorie invisible et omniprésente dans le *Livre d'honneur* comme dans beaucoup de documents saxons à partir de l'époque nationale, celle de l'implicite⁽⁹⁾, qui réaffirme *entre les lignes* les solidarités anciennes. Plusieurs procédés sont à l'œuvre. La matrie n'est jamais évoquée explicitement (et encore moins le Reich), mais elle est présente dans les poèmes. Ainsi le vers :

8 Konrad GÜNDISCH, Mathias BEER, *Siebenbürgen und die Siebenbürger Sachsen* (1998), Stuttgart, Langen Müller, 2005, p. 164.

9 À laquelle j'ai consacré ma thèse : Catherine ROTH, *La Nation entre les lignes. Médias invisibles, discours implicites et invention de tradition chez les Saxons de Transylvanie*, thèse de doctorat sous la direction de Fabrice d'Almeida, soutenue à Paris le 4 décembre 2013.

« Le chêne allemand bruissait (p. 1287, *non daté*) »

exprime-t-il par métonymie une identité interdite, façon de se préserver de l'irritation de l'État roumain tout en renforçant entre soi son ancienne appartenance. En effet, l'implicite a comme propriété de ne pouvoir être prouvé tout en étant parfaitement compris par les membres d'une même communauté, qu'il soude par cette complicité même. Il peut aussi être nié : les anciens soldats peuvent répondre aux autorités désormais roumaines, si elles s'irritent de ce chêne allemand, qu'il s'agit seulement d'un poème et seulement d'un arbre, alors que les visiteurs du musée reconnaissent tous le symbole de la nation allemande. Dernière caractéristique de l'implicite, il fait aussi appel à l'inconscient, qui génère les enthousiasmes inconditionnels nécessaires au sentiment national, plus encore pendant les conflits⁽¹⁰⁾.

Une autre forme d'implicite est le sous-entendu contenu dans l'adjectif « volontaire », qui apparaît une centaine de fois dans les deux volumes⁽¹¹⁾. Dans leur majorité, ceux qui ont pris la plume ont écrit qu'ils étaient volontaires : l'un cache la cicatrice d'une opération récente pour ne pas être réformé (p. 1611), l'autre écrit dans son journal qu'aller au front « fut le plus beau voyage de [sa] vie » (p. 465). Le sous-entendu est l'enthousiasme pour la cause d'alors, une autre façon de dire à demi-mot sa fidélité au passé. Le mot « enthousiasme » apparaît fréquemment (p. 74 *sq.*, 289, 672) :

« Plein d'enthousiasme pour la déclaration de guerre et rempli de grands espoirs, je décidai de participer aux combats. Sans réfléchir plus longuement, je me présentai avec de nombreux autres volontaires... » (p. 900).

L'implicite est présent également dans la façon de désigner les personnes et les événements, car désigner est déjà qualifier, souvent sans en avoir l'air. Le mot le plus fréquent dans le corpus est probablement le substantif ou adjectif « ennemi », qui apparaît plus de cinq cents fois. Or il se rapporte toujours aux ennemis de l'époque – les alliés de la Roumanie. Le terme reste le plus souvent générique, mais il se décline aussi en *macaronis* pour les Italiens (p. 9), en *ânes à deux pattes* pour les Russes (p. 95), pendant que les Français sont fiers et les Américains sont des dilettantes, à l'opposé des Allemands pragmatiques et efficaces (p. 1552).

Un passage terrifiant décrit même une façon nationale d'agoniser :

« Sur le champ de bataille on entendait les gémissements sans fin des blessés. À côté du sourd gémissement des Tyroliens allemands, on entendait les lamentations à voix haute des Hongrois et les vagissements des Tyroliens italiens » (p. 1034).

Les stéréotypes en usage en Transylvanie sont ici visibles sans l'être : les Tyroliens allemands sont les frères du *Mutterland* et meurent (comme les Saxons) avec dignité et retenue, les Hongrois sont arrogants, et les Tyroliens italiens, du Haut-Adige (*Südtirol*), sont des Latins comme les Roumains et ils vagissent comme des nouveau-nés.

10 Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *L'Implicite* (1986), Paris, Armand Colin, 1998.

11 Les décomptes ont été réalisés sans logiciel d'analyse quantitative, une étude qui gagnerait à être faite.

Les stéréotypes sur les nationalités, constitutifs des identités européennes du Sud-Est⁽¹²⁾, sont très présents dans certains témoignages⁽¹³⁾ : Polonais dégénérés (p. 495), Ruthènes apathiques (p. 481), juifs hostiles ou avides (p. 481, 967, 1405), vénalité des Tatares (p. 1102) surprennent le lecteur contemporain. Ils s'opposent d'une part à la récurrente évocation de la bravoure et du sens du devoir des Saxons (p. 810, 1545, 1556) ou des Allemands en général (p. 474), et d'autre part à « la merveilleuse camaraderie qui régnait dans la vieille armée austro-hongroise » (p. 1514), même à l'hôpital : « Là, les blessés sont assis ou couchés, Autrichiens, Allemands, Hongrois et Bosniaques ensemble, dans la plus belle des concordes, qui nous a rendus si forts... » (p. 22). Enfin, les références aux deux empereurs successifs d'Autriche-Hongrie, François-Joseph puis Charles I^{er}, sont empreintes d'une déférence souvent discrète mais clairement perceptible (p. 238, 481, 753, 781, 1535, 1543 sq.).

L'identité collective qui ressort de ces mentions parfois directes, mais le plus souvent allusives, est donc la même qu'au début du siècle : l'une de ses composantes est la fidélité à la double monarchie. Comment, en ce cas, présenter le rattachement de la Transylvanie à la Roumanie ?

La disparition de l'Empire et le rattachement à la Roumanie

Le rattachement à la Roumanie n'est en aucun endroit décrit comme une catastrophe. Mais cet implicite ressort de l'ensemble du corpus. Les Saxons parlent plus souvent de la fin de l'Autriche-Hongrie, désignée systématiquement (plus d'une centaine d'occurrences) par le mot *Zusammenbruch*, qui signifie effondrement. Les connotations en sont négatives, alors que l'historiographie roumaine désigne l'événement positivement : « la grande union » (*Marea Unire*), ou réintégration nationale. Ce rattachement, les Saxons du *Livre d'honneur* le désignent par un mot neutre, *Anschluss*, le rattachement. Les connotations, ce nuage invisible d'appréciations qui entourent le mot, expriment le sentiment réel des uns et des autres. Celles du *Livre d'honneur* sont neutres face à l'intégration à la Roumanie – où l'on reconnaît une démarche de prudence – et négatives pour désigner la fin de la double monarchie, une façon réservée d'exprimer le regret. Par l'implicite, les anciens soldats sous-entendent leur attachement réel sans pour autant donner aux autorités de motif exprimé de se fâcher.

A *contrario* des pages sur l'armée impériale, le mot « volontaire » est exceptionnel pour l'enrôlement dans l'armée roumaine (p. 509). Il est remplacé par un autre mot aux implicites limpides, le verbe « devoir » : « Après l'effondrement de la monarchie austro-hongroise, j'ai dû encore servir dans l'armée roumaine » (p. 88). « J'ai dû » sous-entend « j'ai été obligé », et rend parfaitement compte de l'état d'esprit du soldat, même si aucune mention n'en est faite. Le verbe devoir est très fréquent dans ce contexte, et il est souvent associé à l'adverbe *enfin* : « Servi encore 16 semaines dans l'armée roumaine, puis enfin libéré du service des armes » (p. 777).

Aucun soldat, en revanche, n'écrit qu'il fut *enfin* libéré du service dans l'armée austro-hongroise, le mot présupposant qu'il a servi à contrecœur.

12 Konrad GÜNDISCH, Wolfgang HÖPKEN, Michael MARKEL (dir.), *Das Bild des Anderen in Siebenbürgen: Stereotype in einer multiethnischen Region*, Cologne, Böhlau Verlag (« Siebenbürgisches Archiv »), 1998.

13 Mais le contraire existe aussi, bien qu'il soit plus rare.

L'implicite exprime enfin la réprobation par rapport au nouveau pouvoir politique en passant par une description vestimentaire, apparemment anodine, des troupes roumaines prenant possession de Mediasch en 1918 :

« Le 16 décembre vers midi, les Roumains entrèrent dans Mediasch. [...] Les troupes portaient des uniformes américains, des casques français et seuls leurs pieds étaient chaussés d'opanques locales, qui n'étaient guère avantageuses avec les nouveaux uniformes américains » (p. 1141).

Les opanques sont les chaussons de cuir portés dans les campagnes roumaines, et par lesquelles la description insinue que les soldats roumains ne sont pas des professionnels des armes, mais des paysans récemment enrôlés. La moquerie sur leur attifement mi-américain, mi-français sous-entend que leur identité nationale n'est pas affirmée et peut-être aussi que la Roumanie n'a obtenu la Transylvanie que par un coup de force de la Triple Entente. Le persiflage en apparence superficiel est en réalité de nature politique. La grande neutralité de propos vis-à-vis de la Roumanie⁽¹⁴⁾ est donc accompagnée d'allusions significatives sur la double catastrophe que représentent pour eux, en réalité, l'effondrement de l'Empire et le rattachement à Bucarest.

Dès lors, il n'est plus surprenant que le *Livre d'honneur* n'ait pas été publié. Certes, des raisons économiques peuvent être envisagées dans les années vingt et trente, mais aussi des raisons politiques : l'ouvrage n'a pas fait l'objet d'un dépôt légal et n'est pas vendu en librairie, c'est-à-dire qu'il n'est pas présent dans l'espace public roumain. L'absence de publication est une forme d'implication des contenus, qui permet de les réserver aux visiteurs majoritairement saxons du musée, les seuls disposés à entendre le message non formulé et pourtant fort clair des ouvrages : l'allégeance mémorielle à l'Empire austro-hongrois. Un tel message est probablement une des principales raisons de la disparition de l'ouvrage.

L'organisation matérielle de l'oubli commence en 1948, au moment de l'expropriation du musée du Vieux Mediasch. Il semblerait qu'un inventaire ait été réalisé à ce moment-là par l'Église, et que le *Livre d'honneur* n'y apparaisse pas⁽¹⁵⁾. La recherche n'explique pas pourquoi – mais une thèse est en cours sur le musée. Mon hypothèse est que l'Église a voulu escamoter un objet dangereux parce que limpide entre les lignes, à la fois pour se prémunir contre des ennuis et pour protéger le précieux document de la destruction. Au moment de ces expropriations, l'État roumain a en effet gardé les objets ayant une valeur artistique et les a réorganisés selon une sémantique différente, d'abord internationaliste puis nationale⁽¹⁶⁾. Elle excluait les minorités, dont elle faisait même disparaître certains documents. Le but fut sans doute de faire oublier par l'État roumain cet objet compromettant, et tous les malheurs qui suivirent la Première Guerre, de la Seconde au national-communisme, parachevèrent la tâche chez les Saxons eux-mêmes. Ils avaient d'autres soucis.

14 À quelques rares exceptions près : deux ou trois soldats qualifient la Roumanie de « nouvelle patrie » (p. 5, 187) et font d'autant plus ressortir l'absence de telles mentions dans l'ensemble du *Livre d'honneur*.

15 Source : Hansotto Drotloff.

16 Catherine ROTH, « Le musée Brukenthal de Sibiu avant et après la capitale culturelle européenne de 2007 : un média identitaire saxon (de minorité), roumain (national), transylvain (régional) ? », in : Martine CORRAL-REGOURD (éd.), *Musées en mutations*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 353-376.

L'individu en guerre

Quant à la place de l'individu dans cette orgie de violence collective, elle devrait être fondamentale dans un livre constitué de témoignages. Mais dès la première lecture, le récit personnel paraît encadré par des normes strictement respectées bien qu'elles ne soient pas formulées. L'expérience autorisée concerne le quotidien, notamment la faim (p. 31, 47, 53, 636, 761, 1526), la nourriture, avec de pantagruéliques descriptions de fête pour les officiers (p. 138-139), ce qu'on mange chez les Russes (p. 137), les myrtilles géantes ou le thé aux feuilles de fraisier (p. 237), voire le thé « sans sucre et sans thé » (p. 636). Récurrentes aussi, les descriptions en lien avec l'hygiène : se raser, s'épouiller (p. 213, 437, 722), le train pressing (p. 137), les latrines. Enfin, les soldats décrivent sobrement les tranchées (p. 394) et les lieux de repos ainsi que les hôpitaux, et ils s'attardent sur Pâques et Noël, le sapin, le culte, les larmes dans la barbe (p. 478), un des rares moments où l'émotion a droit de cité.

L'émotion est aussi curieusement récurrente à un endroit surprenant, les fréquentes descriptions de paysages dont la tonalité est quasiment touristique. Les narrateurs sont émerveillés par l'Adriatique (p. 207), par les palmiers, lauriers, oliviers (p. 388), par la plaine russe « infinie et couverte de neige » (p. 1611), par Kiev aux coupoles dorées dans le soleil couchant (p. 1084). Mais c'est surtout la montagne qui fascine (p. 142, 468, 876, 1020). Beaucoup semblent voir les Alpes pour la première fois. Un exercice consiste à monter sur le Zinseler, à 2 422 mètres d'altitude. Les six heures d'efforts sont largement récompensées par « une vue magnifique jusqu'aux Dolomites couvertes de neige, au Zillertal et aux Alpes de Sarntal » (p. 142). Elle est en plusieurs endroits documentée par des photos annotées des sommets, comme celle du Monte Cimone (photo 4). Ces émerveillements récurrents, et si inattendus pour le lecteur contemporain, permettent

Photo 4: Près du Monte Cimone, en Italie
© Archiv der Heimatgemeinschaft Mediasch eV

de comprendre que la Grande Guerre fut probablement la première occasion pour beaucoup de ces hommes de découvrir le monde, comme on le leur apprenait depuis seulement la fin du XIX^e siècle dans les clubs nouvellement fondés à cet effet – Club alpin allemand ou français, Club carpatique transylvain⁽¹⁷⁾. À l'époque, montagne et tourisme se superposent⁽¹⁸⁾.

L'appréciation de la beauté du paysage demeure cependant assez conforme aux descriptions que livre l'annuaire du Club carpatique transylvain à la même époque. L'expression réellement personnelle est en revanche exceptionnelle, dans ce domaine comme de façon plus générale. Parfois surgissent, dans les journaux intimes des morts, des moments d'intense sincérité. Après une bataille :

« Nous rions et dansons dans la forêt » (p. 1279).

Dans les centaines de pages du *Livre d'honneur*, la singularité d'une telle mention fait ressortir *a contrario* le poids des contraintes imposées au discours des survivants.

L'absence des expériences-limites

Ce poids est plus grand encore face aux principales expériences de guerre, terreur et souffrance. Dans ce *Livre d'honneur*, il manque les expériences limites. L'horreur n'est que très rarement décrite. Les blessures sont mentionnées sans adjectifs, le ton est celui du protocole :

« Dans l'explosion de grenade ci-dessus mentionnée, j'ai perdu un œil » (p. 4).

Un autre constate, sans commentaire, que ses intestins pendent (p. 252). Les morts sont simplement recensés. Dans les phrases suivantes, seul le mot « camarade » laisse envisager l'attachement aux disparus et la douleur : « Je suis tombé avec six hommes dans le fleuve. Trois de mes camarades se sont noyés » (p. 228).

L'horreur n'est pourtant pas absente de ces témoignages chargés de rendre compte d'expériences qui en furent nourries de bout en bout. Son expression est cependant contrôlée par la notion de dicible⁽¹⁹⁾. Quelques adjectifs, très fréquents dans le corpus, sont chargés de résumer l'insupportable : *terrible*, *épouvantable*, *horrible* (p. 52, 135, 213, 640) sont infiniment répétés, tout en paraissant dans le même temps dédouaner de détails. La faim ou la souffrance d'une blessure sont horribles et non décrites, prenant ainsi un caractère abstrait. Une façon explicite et très rare de dire l'insupportable ne se trouve que dans les journaux intimes des morts (à qui on ne pourra reprocher la pusillanimité). En revanche, une façon d'exprimer l'horreur est récurrente : elle se dit entre les lignes. Les photos peuvent être utilisées à cet effet, notamment dans la distorsion entre un texte neutre et une image qui ne l'est pas.

17 Catherine ROTH, « Le Club Carpatique Transylvain (SKV) comme support de l'identité saxonne. Analyse de ses annuaires », in : C. MOLDOVAN, I. COSTEA, L. STAN (éd.), *Scholars in Dialogue. Multidisciplinary Approaches in Dealing with the Past in Transylvania*, numéro spécial de *Transylvanian Review*, XXI, supplément n° 3 (2012), Cluj.

18 Catherine BERTHO LAVENIR, *La Roue et le stylo, comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob, 1999.

19 Pierre Aubert de TRÉGOMAIN, *Les Frontières du dicible. Les Saxons de Transylvanie et la Seconde Guerre mondiale*, thèse en études germaniques, sous la direction de Gerald Stieg, 11 décembre 2006 (non publiée).

Photo 5 : Cimetière derrière le front près de Seredinsa, Galicie
© Archiv der Heimatgemeinschaft Mediasch eV

Une photo porte la légende « cimetière », mais ce n'est même pas une fosse commune, tout juste des tas de morts jetés sous des bâches (photo 5). Ou encore ces portraits d'enfants soldats, bientôt enfants morts, réalisés la veille du départ au front et qui montrent bien autre chose que l'enthousiasme patriotique des engagements *volontaires* (photo 3).

L'émotion affleure en un second endroit peu attendu. Les animaux sont étonnamment présents dans le corpus, au point qu'ils semblent parfois chargés d'assurer l'expression de la continuité du monde. Un soldat nourrit une petite hirondelle jusqu'à

Photo 6 : Sans légende
© Archiv der Heimatgemeinschaft Mediasch eV

ce qu'elle sache voler; elle rend visite tous les jours à l'escadron qui se désole lorsque le chat l'attrape (p. 1117). Le coucou apparaît plusieurs fois, et le cheval mène vaillamment son maître sur le champ de bataille jusqu'à succomber à ses blessures (p. 1519). Un autre a la gueule arrachée, et on relève les descriptions pleines d'empathie des traces de sang laissées par les sabots (p. 926-928), alors que la misère humaine est à peine évoquée. Enfin, un chien n'est pas mentionné dans le texte mais il apparaît sur trois photos l'illustrant : sur les genoux du soldat, sur une des quatre chaises lors du repas, sur la gueule d'un canon (photo 6). Les trois hommes, visiblement, s'étaient attachés à lui (p. 1180 *sq.*). Comme si les animaux étaient un refuge de la tendresse dans un monde de mort, et qu'on puisse retrouver le sentiment perdu de la souffrance, ou le droit de l'exprimer, en considérant la leur.

Refoulement et silence face à la rhétorique de guerre

Pourquoi les expériences terribles auxquelles ces hommes furent soumis sont-elles si peu décrites ? Certes, l'époque ne le permettait pas, en Transylvanie comme ailleurs, mais cherchons au sein du corpus les raisons données pour ce mutisme. L'une d'entre elles est l'oubli :

«[...] j'ai la qualité (parmi les nombreux défauts qu'on me reproche) d'oublier rapidement les choses désagréables, et comme à la guerre arrivaient le plus souvent des choses désagréables, j'ai presque tout oublié» (p. 1184).

Le mécanisme ici décrit est le refoulement. Un autre est régulièrement évoqué, l'impossibilité à décrire les événements :

«La guerre est cruelle et sans pitié. Celui qui a vécu le passage des troupes dans les villes et villages détruits, celui-là seul peut savoir à quoi cela ressemble vraiment. C'est impossible à décrire» (p. 465).

De même, le regard de ceux qui meurent gazés : «Je suis malheureusement dans l'impossibilité de décrire les impressions psychiques de cette guerre» (p. 1193). Ces hommes, qui ne sont pas des professionnels de l'écriture, buttent face à l'expression de la cruauté radicale.

Une dernière raison du silence est d'une autre nature. Le général Ludwig Fabini, dont le portrait (photo 7) était exposé dans la même salle que le *Livre d'honneur*, donne un avis autorisé sur la crise de nerfs au combat. C'est là, écrit-il, que se reconnaît le «vrai caractère» d'un homme, l'humain dans sa nudité, indépendamment de sa position sociale. Les crises de larmes, une «sorte de fièvre nerveuse», se rencontrent parfois chez des hommes qu'on avait «jugés excellents» en temps de paix. Ce sont des signes de faiblesse qui, le plus souvent, font place ensuite à un comportement «digne, mesuré, impeccable» (p. 264-265). La réaction de peur face au cataclysme est donc considérée comme une déficience, pendant que le soldat abruti par la violence et résigné à la mort est, lui, digne d'éloges. Il s'agit typiquement d'une rhétorique de guerre. Comment, dans un tel contexte, décrire son angoisse ? Dans un esprit semblable, Wilhelm Binder, ancien maire de Mediasch, écrit qu'en tant qu'«accomplissement de son devoir pour la communauté», la guerre était «terrible et pourtant belle», parce qu'elle «mettait à l'arrière-plan tout ce qui était personnel devant la grande mission confiée même aux plus insignifiants» (p. 1554). Comment ces insignifiants soldats pourraient-ils avoir l'audace de mentionner dans le *Livre d'honneur* leurs crises de larmes et de nerfs ?

Photo 7 : Ludwig Fabini, général d'infanterie de l'armée austro-hongroise

© Archiv der Heimatgemeinschaft Mediasch eV

C'est donc un faisceau de raisons qui amène à la sobriété dans la description des souffrances endurées, voire au silence. Oubliées pour survivre, indescriptibles dans leur horreur, elles sont aussi considérées comme nécessaires pour le bien de la communauté, et leur expression comme contraire à la dignité du groupe. Un seul désespéré semble

d'ailleurs avoir pleinement le droit de s'exprimer dans le *Livre d'honneur*. C'est Martin Müller, qui ne parviendra jamais à réunir l'argent nécessaire pour revenir de captivité en Russie et écrit pendant deux décennies des lettres terribles (p. 369 sq.). Son désespoir est légitime, car il est privé du groupe, alors que le désespoir de ceux qui se battent pour le groupe n'a pas droit de cité. Ces raisons conjuguées expliquent probablement pourquoi tant de soldats mentionnés n'ont rien écrit, et pourquoi certains ont même refusé d'être mentionnés, ou bien n'en ont pas été priés. Ceux qui ont pris leurs distances par rapport aux souffrances endurées, qui n'en voient plus le sens ou qui en pensent l'absurdité, ceux-là n'ont pas leur place dans un *Livre d'honneur* qui consacre les héros de la nation, puisqu'ils ne sont pas des héros. La littérature en fera même, plus tard, des anti-héros.

La description du quotidien se révèle donc être non pas un refuge contre l'expression politique, mais au contraire une autre façon de renforcer le collectif ébranlé par les changements politiques. Il semble que seule l'expression de ce qui participe du sentiment collectif soit légitime – et cela n'étonne pas vraiment après une guerre et dans des circonstances politiques qui menèrent à la suivante.

Conclusion : historiciser la mémoire

Les trois questions apparues au début de l'étude trouvent donc une réponse unique. Quelle loyauté est ici exprimée, à l'ancien pouvoir ou au nouveau? Les Saxons de Mediasch choisissent une troisième voie, celle de l'implicite, qui leur permet de conserver intactes leurs anciennes convictions sans affronter ouvertement l'État roumain⁽²⁰⁾. En ne publiant pas le *Livre d'honneur*, en restant presque toujours neutres dans l'explicite et en utilisant largement les différents moyens linguistiques du discours implicite (sous-entendus, présupposés, allusions, etc.), ils travaillent dans l'invisible à la continuité avec l'avant-guerre – ce qui répond aux deux autres questions. Pourquoi le *Livre d'honneur* a-t-il été oublié, pourquoi tant d'anciens soldats y sont-ils muets, et certains même absents? Cette entreprise cryptopolitique le rend irrecevable pour l'État roumain, c'est-à-dire à l'extérieur de la communauté; de l'intérieur, elle rend irrecevables les témoignages de ceux parmi les Saxons qui ne croient pas ou plus à la nécessité de la souffrance et aux mythes collectifs liés à la guerre, ceux qui ne sont pas considérés ou ne se considèrent pas comme des héros.

Toute l'entreprise, en effet, vise sans jamais le dire à la continuité: continuité psychique et sociale de l'individu dans son journal intime, continuité familiale de l'ancien soldat qui écrit ses souvenirs pour ses enfants et du père qui écrit en l'honneur de son fils disparu, et enfin continuité collective de l'identité de minorité. Le *Livre d'honneur* est un média d'identité collective entre les lignes, un média de la continuité saxonne en Roumanie. La définition du mot *honneur* dans deux ouvrages de référence est à ce propos éclairante. Dans les *Concepts historiques fondamentaux* dirigés par l'historien allemand Koselleck, l'article «honneur»⁽²¹⁾ montre comment la notion, dans

20 Une thèse de doctorat a montré que la nostalgie d'empire existait aussi chez les Roumains de Transylvanie: Sabina FATI, *Transilvania, o Provincie în căutarea unui centru. Centru și periferie în discursul politic al elitelor din Transilvania, 1892-1918*, Cluj, Centrul de Resurse pentru Diversitate etnocultural, 2007.

21 Friedrich ZUNKEL, «Ehre», in: *Geschichtliche Grundbegriffe, historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, Klett-Cotta, Bd. 2, 1975, p. 56-63.

l'Allemagne éclatée d'avant 1871, est chargée de représenter la continuité de la nation allemande et d'annoncer son avènement politique. Les Saxons, visiblement, s'inscrivent dans cette logique, mais à l'inverse, il s'agit pour eux de maintenir une identité désormais disparue, celle de nation médiévale dotée de privilèges, puis de nationalité d'empire. Le *Trésor de la langue française*, quant à lui, définit notamment l'honneur comme le fait de jouir de l'estime publique grâce au respect de la norme sociale⁽²²⁾. La norme implicite étant la continuité avec l'esprit de 1914, ceux qui ne la partagent pas n'y ont pas leur place.

On peut sans doute aller plus loin dans l'analyse. Le double mouvement dans lequel est pris le *Livre d'honneur* ne revient-il pas, finalement, à réécrire l'histoire entre les lignes ? D'une part, les messages inaudibles par le nouveau pouvoir sont escamotés par l'implicite, mais d'autre part, la mise en exposition dans la salle des Héros, cette fois à destination des Saxons, patrimonialise le témoignage et la mémoire, leur donne un statut officiel, en un mot *historicise la mémoire*. De la sorte, les Saxons contrebalancent à la fois l'historiographie roumaine, qui à l'époque les fait quasiment disparaître, et même ce qui leur reste d'historiographie propre. En effet, la version longtemps officielle (et vulgarisée) est que les Saxons ont loyalement voté le 9 décembre 1918 le rattachement à la Roumanie, qui les a ensuite trahis en ne leur donnant pas les droits promis aux minorités. L'historiographie moderne⁽²³⁾ montre qu'en réalité ce choix fut fait à la fois sous la pression des Roumains, qui voulaient établir la légitimité de leur ambition territoriale vis-à-vis de leurs alliés, et par stratégie : puisqu'il devenait clair que la Roumanie gagnerait la Transylvanie, autant montrer de la bonne volonté. Le *Livre d'honneur*, en sous-main, rétablit le rôle des Saxons en Transylvanie et leur sentiment collectif réel, du moins celui de la plus grande partie d'entre eux. La mémoire est implicite et d'autant plus prégnante, et elle est historicisée en étant exposée au musée. De la sorte, elle peut rassembler la minorité en ces temps contraires.

Selon S. Audoin-Rouzeau⁽²⁴⁾, 1989 aurait été le dernier avatar de l'épisode ouvert par la Grande Guerre. Peut-être cet épisode se ferme-t-il en Roumanie avec l'élection en 2014 du Saxon Klaus Johannis comme président de la République, changement radical dans la conception des identités minoritaires et majoritaires, et sans doute un phénomène (encore) unique en Europe, du moins depuis le début de l'époque nationale. C'est en tous cas la fin de la logique du *Livre d'honneur*.

Résumé

Le Livre d'honneur des soldats de la Guerre mondiale 1914-1918 de la paroisse luthérienne de Mediasch, en Transylvanie, rend hommage aux soldats tombés et publie des témoignages de leur famille d'une part, et de survivants d'autre part. Tous sont saxons de Transylvanie, une minorité germanophone. Cette source primaire, redécouverte par hasard, n'a jamais été analysée scientifiquement. Pourquoi certains soldats saxons ne sont-ils pas mentionnés ? Par ailleurs, ces hommes ont fait la guerre pour l'Empire

22 atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no, consulté le 11 avril 2016.

23 GÜNDISCH/HÖPKEN/MARKEL (dir.), *Das Bild des Anderen in Siebenbürgen* (note 12).

24 Émission « Public Sénat », le 9 novembre 2014.

austro-hongrois, mais rédigent leurs contributions en tant que minorité de Roumanie, ancien adversaire de la double monarchie. Comment gèrent-ils leur ancienne loyauté à l'Autriche-Hongrie, en l'affirmant et en s'attirant l'inimitié du nouvel État, ou en la reniant en faveur de la Roumanie? L'étude montre qu'ils choisissent une troisième voie, en exprimant par l'implicite leurs anciennes convictions pour ne pas affronter ouvertement l'État roumain. Par divers biais, ils historicisent la mémoire et réécrivent l'histoire entre les lignes.

Zusammenfassung

Das Ehrenbuch der Kriegsteilnehmer von 1914-1918 der evangelischen Kirchengemeinde A.B. in Mediasch würdigt die gefallenen Soldaten und enthält Zeugnisse einerseits ihrer Familien und andererseits Überlebender. Alle gehören der deutschen Minderheit der Siebenbürger Sachsen an. Diese Primärquelle, die zufällig wieder entdeckt wurde, ist nie wissenschaftlich analysiert worden. Warum werden nicht alle betroffenen Soldaten erwähnt? Außerdem wurden die Männer von Österreich-Ungarn in den Krieg geschickt, das Ehrenbuch aber wurde in der Zeit verfasst, in der sie zu einer der Minderheiten des Königreichs Rumänien gehörten, einem ehemaligen Gegner der Doppeltmonarchie. Wie gehen sie mit ihrer ehemaligen Loyalität gegenüber Österreich-Ungarn um? Sind sie der Monarchie treu geblieben und riskieren somit, den neuen Staat zu verstimmen oder verleugnen sie ihre Vergangenheit zugunsten von Rumänien? Die Studie zeigt, dass sie einen dritten Weg wählen, indem sie ihre ehemaligen Überzeugungen ausschließlich durch implizite Botschaften ausdrücken, um nicht gegen den rumänischen Staat offensiv zu treten. Durch verschiedene Mittel historisieren sie das Gedächtnis und schreiben Geschichte zwischen den Zeilen.

Abstract

The Honour Book of the Soldiers of the World War 1914-1918 of the Lutheran Parish of Mediasch, in Transylvania, honours fallen soldiers and publishes testimonials from their family or from survivors. All of them belong to a German minority, the Transylvanian Saxons. This primary source, which was rediscovered by accident, has never been scientifically analysed. Why are not all Saxon soldiers being mentioned? Furthermore, these men went to war for the Austro-Hungarian Empire but they write their contribution as a minority in Romania, former adversary of the dual monarchy. How do they deal with their previous loyalty towards Austria-Hungary, do they claim it and risk the enmity of the new state, or do they renounce to it in favour of Romania? The study shows that they choose a third path, expressing their old convictions through implicit meanings, in order to avoid a direct confrontation with the Romanian state. By various means, they historicize memory and rewrite history between the lines.